



jean cazeneuve  
bonheur  
et civilisation

Extrait de la publication

 **idées /gallimard**









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1966.*

PREMIÈRE PARTIE

*Les Paradis*



## CHAPITRE PREMIER

### *Le mot et l'idéal*

On s'intéresse beaucoup, dans le monde, à ce que font et pensent les hommes, à ce qu'ils souffrent, à ce qui les inquiète. Fort bien. Mais on parle trop peu de ce qu'ils souhaitent. Châteaux en Espagne, espoirs chimériques, cela, pourtant, il importerait d'en chercher le sens et le pouvoir. Que serait l'existence de l'homme, sans les rêves qu'il caresse, même avec scepticisme ? En tout cas, c'est un fait que nous sommes capables de les forger. Et ce fait est aussi consistant que celui de l'angoisse ou de la douleur. L'homme a le sens du bonheur, de la joie, du plaisir, et même du paradis.

Parlons tout de suite de ce dernier. C'est une façon de regarder les choses par le bon côté de la lorgnette, c'est-à-dire d'emblée en les grossissant. Quand on va jusqu'au bout des rêves optimistes, c'est cela qu'on trouve : le paradis.

On imagine parfois que la question primordiale c'est de savoir si l'on y croit ou non. Mais le paradis, on y peut souvent penser sans y croire, et même encore, inversement, on peut très bien avoir cette foi sans savoir au juste ce qu'elle représente. En tout cas, on le désire, et c'est même ce qui le définit, car le paradis, c'est en somme ce que l'homme peut souhaiter quand il fait un bouquet de tous ses vœux.

Ou, plutôt, cela devrait être ainsi dans la mesure

où rien ne serait bouleversé par le changement de plan, par le passage à l'absolu. Mais, en réalité, tout est compliqué dès qu'il ne s'agit plus de nos aspirations quotidiennes limitées à l'existence présente. Comment savoir ce qu'on souhaite dans l'infini? Que répondriez-vous à un ange pur et radieux qui vous dirait : « Voilà, je vous offre le paradis de vos rêves, il sera conforme à ce que vous demanderez ; vous n'avez qu'à le décrire tel que vous voulez qu'il soit, et il sera ainsi. » Parions que cette proposition vous rendrait perplexe et vous ferait découvrir, à votre étonnement peut-être, qu'au fond vous ne pouvez pas être sûr de ce que vous réclamez, du moment qu'on vous demande de penser au-delà de l'échelle humaine. Déjà, même dans le contexte terre à terre, on a du mal à savoir ce qu'on désire. Il est un conte assez instructif où l'on voit une fée offrir à un jeune homme qu'elle veut récompenser trois faveurs qu'il choisira lui-même. L'heureux élu énonce trois vœux, qui varient suivant les versions de ce conte, mais, chaque fois, se retournent contre le bénéficiaire. S'il a, par exemple souhaité l'argent ou la beauté, il en sera gratifié avec une telle générosité que cela entraînera pour lui d'immenses complications et désagréments. En fin de compte, il va trouver la fée et lui demande de mettre fin à ses bienfaits désastreux.

Quand il s'agit du paradis, la difficulté est bien plus grande. On n'est plus limité aux affaires terrestres. Alors, quelle serait votre réponse à l'ange qui vous offrirait ce que vous souhaitez dans le ciel? Parviendriez-vous seulement à en faire un tableau qui vous séduirait vous-même? Car — attention! — même si vous parvenez à décrire votre paradis, que direz-vous encore lorsqu'on vous demandera si vous le voulez éternel? Oui, l'éter-

nité et la non-éternité ont de quoi vous effrayer également, comme tout ce qui est infini. Effroi, terreur, angoisse, on ne sait quel mot pourrait convenir pour exprimer la déroute de l'esprit et de tout l'être quand la pensée et l'imagination tentent de s'engager un peu profondément dans le mystère de l'insondable.

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », écrivait Pascal. Et c'est lui aussi qui a bien dépeint l'écrasement de la créature humaine entre les deux infinis.

Revenons au paradis qu'on vous demande de dépeindre selon votre goût. Le voulez-vous éternel? Songez alors qu'au bout de quelques millions de milliards de siècles vous aurez encore l'éternité devant vous, et qu'en regard de ce futur, tout le temps écoulé ne sera rien de plus qu'un instant. Aussi riche et varié que soit votre éden, n'en aurez-vous jamais assez d'y accumuler les millions de milliards de siècles, en ayant toujours la même perspective de l'éternel avenir? Comment ne pas prévoir la lassitude? Comment ne pas pressentir l'écœurement, un jour, devant cette éternité jamais entamée?

Et si, par contre, vous préférez un paradis qui ne serait pas éternel, vous pouvez bien lui fixer un terme extrêmement éloigné, cela ne changera rien à l'effroyable appréhension d'une limite. Réfléchissez : quand un homme vient d'être condamné à mort, si on lui annonce qu'il sera exécuté dans une heure ou dans huit jours, il y a de toute manière la minute qui précède la fin. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il se trouve au dernier instant. Il en est de même pour votre paradis sans éternité. Peu importe la durée que vous lui assignez. Si vous dites un milliard de siècles, cela peut vous sembler long, mais en réalité, pour apprécier la

valeur et la signification de ce terme, il vous faut dès maintenant vous placer par l'imagination au moment où arrivera l'échéance. Alors, peu importera tout le temps écoulé ; ce qui seul comptera, ce sera le néant qui commencera à cet instant. Et le néant, c'est aussi un infini, toujours aussi horrible à quelque moment qu'il commence. Il est éternel, à sa manière, puisqu'il n'a pas de fin. Le temps aboli, remplacé par le rien, ou bien au contraire le temps infini, cela revient au même. Tout nous donne un vertige atroce.

Ainsi, notre imagination ne peut sans nous faire frissonner s'exercer à la contemplation d'un paradis, dès qu'elle envisage sa durée, soit pour la fermer à jamais, soit pour l'ouvrir indéfiniment. Nous savions déjà, depuis les fameuses antinomies de Kant, que la raison ne peut approuver l'hypothèse d'un temps fini et d'un monde limité, ni la supposition contraire, celle d'un univers éternel et sans bornes ; nous savions qu'elle s'épuise en vain à justifier les deux termes de l'alternative et à les détruire par des arguments également valables. Mais ici, c'est sous un autre jour que nous voyons ce problème. Non plus avec l'intelligence, mais avec la sensibilité. Or, l'antinomie subsiste et n'en est même que plus déchirante. Notre imagination ne peut se complaire ni dans la pérennité ni dans une durée que cernerait le néant. Confrontées avec ce dilemme, les plus séduisantes esquisses d'un paradis perdent leur attrait, et voilà que se fige notre sourire et que se glace notre espérance. Rien ne peut vraiment nous tenter. Ni le rêve qui se dissipe ni le rêve qui n'en finit plus. Ni l'existence merveilleuse mais continuée sans trêve au-delà de toutes les limites possibles de l'ennui, ni la félicité promise à une chute dans le néant. L'une et l'autre perspective ont de quoi décourager les bâtisseurs de paradis.

Je sais, bien sûr, qu'on m'objectera : même quand on y mêle la sensibilité, ce ne sont là que jeux de l'esprit, et notre petite cervelle n'est pas de taille à concevoir l'autre monde. Et surtout, me dira-t-on, il ne faut pas poser le problème en fonction du temps, car précisément le paradis, s'il se situe sur un autre plan que celui de notre existence actuelle, est du domaine de l'intemporel.

Soit. L'argument est légitime, mais il ne nous sort pas d'embarras. Car il s'agit d'un monde ou d'un mode d'être n'ayant rien à voir avec ce que nous pouvons concevoir, d'un *noumène* absolument inaccessible à notre entendement ; alors autant vaudrait dire que nous ne savons plus de quoi nous parlons et que nous prononçons un mot absolument vide de sens lorsque nous nommons le paradis.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement par rapport à sa durée ou à son éternité, mais aussi à tout autre point de vue que cette prétendue notion, dès qu'on veut la scruter, se vide de toute signification.

Votre éden sera-t-il un lieu de plaisirs ? Il vous est bien difficile de dire non. Ou bien alors, autant avouer tout de suite que vous l'imaginez triste, pénible, ce qui serait une contradiction dans les termes. D'ailleurs, n'oublions pas l'étymologie. Le mot paradis, dont l'éden hébreu est un équivalent assez exact, dérive, par l'intermédiaire du grec et du latin, et aussi de l'hébreu, du vocable qui, chez les Persans, désignait un jardin merveilleux. Cette origine orientale rejoint une très vieille tradition que l'islamisme a conservée, si bien que la notion classique du paradis se réfère plus ou moins directement aux descriptions faites ou reprises par Mahomet. Laissons donc la parole au Prophète qui, dans plusieurs sourates, développe le même thème.

« Les élus habiteront le jardin de délices. Ils

reposeront sur des lits enrichis d'or et de pierres précieuses. Ils se regarderont avec bienveillance. Ils seront servis par des enfants doués d'une jeunesse éternelle, qui leur présenteront du vin exquis dans des coupes de différentes formes. Sa vapeur ne leur montera point à la tête et n'obscurcira point leur raison. Près d'eux seront des femmes aux beaux yeux noirs. La blancheur de leur teint égale l'éclat des perles... Ils se promèneront parmi les arbres sans épines, au milieu des bananiers... Ils jouiront de leur épais feuillage, au bord des eaux jaillissantes... Leurs épouses seront vierges ; elles les aimeront et jouiront de la même jeunesse qu'eux... L'or et la soie formeront leurs habits. Des bracelets d'argent seront leur parure. Des filles célestes au sein arrondi seront l'ornement du jardin des délices<sup>1</sup>. »

Voilà le tableau charmeur d'un paradis que caractérisent avant tout les plaisirs. Cela parle aux yeux et à tous les sens. Ce n'est plus un mot vide, une abstraction. Mais il n'est point besoin de réfléchir beaucoup pour déchanter. D'abord, connaissez-vous des voluptés qui ne finissent pas par écœurer, et surtout lorsqu'on les obtient sans lutte, lorsqu'il n'y a qu'à tendre le bras pour les saisir. Les plaisirs des sens, de la chair, on les voit mal sans leurs contreparties. Quel ennui s'ils nous sont offerts sans cesse et si nous n'avons même pas le temps de les désirer ! Mais il est inévitable pourtant qu'il en soit ainsi dans le jardin des délices. Car si vous y faites entrer l'attente et la privation, vous voilà sur le chemin de la souffrance. Alors, il faut bien rester plongé dans les plaisirs, submergé par eux. Vous aimez boire ? Ce goût vous passera bien un jour, quand vous serez abreuvé de nectar pendant

1. Mahomet, *Le Koran* (d'après la traduction de M. Savary, Édit. Garnier, Paris, 1955, p. 473, 505, 507, 549, 553).

des siècles. Préférez-vous les femmes? Éternellement entouré de filles qui vous offriront sans cesse leur inaltérable virginité, vous finirez par vous lasser d'être une machine à faire l'amour.

Mais, direz-vous encore, c'était là un tableau fait sur mesure pour des amateurs de harems. On pourrait le modifier, l'adapter aux mœurs occidentales. Que diriez-vous d'un paradis, où fleurirait non point la luxure mais l'amour véritable, dans ce qu'il a de plus beau? Soit. Mais quelle image, au juste, en pourrait-on proposer? Autrefois, un dieu, Jupiter en personne, offrit à un couple uni par un amour exemplaire un paradis de son choix. La légende est touchante, mais instructive. Car Philémon et Baucis, pour ne point les désunir, le maître de l'Olympe ne trouva rien de mieux que de les changer en tilleul et en chêne. Le voilà, l'amour à deux transposé à l'échelle du paradis.

*Deux arbres liés par leur branchage uni,  
Deux cœurs figés dans leur amour, selon leur vœu.  
Paradis,  
Part à deux!*

Ce symbole mythologique, dans ce qu'il a de végétatif, montre bien qu'au fond l'idéal de l'amour pur et sans histoire c'est de finir dans l'immobilité. Soyons sérieux : le sentiment le plus respectable peut bien être sur terre un gage de félicité (ce qu'il n'est sans doute pas toujours) ; il n'en est pas moins vrai qu'il perd toute réalité si l'on en vient, par hypothèse, à lui enlever toute limitation. Plaisir des sens, plaisir d'amour, amour sublime, rien n'est encore à la mesure d'un paradis.

Encore une question. Votre éden sera-t-il placé sous le signe du désordre? Non, bien sûr. Mais quel

danger aussi d'y faire régner l'ordre! Car dans le paradis, du fait que tous les vœux se réalisent sans obstacle, tout se trouve porté à l'extrême. Et l'ordre paradisiaque, comment notre imagination pourrait-elle le concevoir sans le bouder, précisément parce qu'il ne saurait être imparfait? Je me rappelle une opérette, qui fut à la mode à peu près en même temps que le charleston et le chapeau-cloche, et qui se nommait *Là-haut*. J'y pense et je la cite, parce que l'éclairage vaudevillesque, s'il ne sert en aucune manière à résoudre les grands problèmes et à préciser les concepts élevés, permet tout de même, quand on les aborde d'un peu haut, de garder quelque contact avec les représentations populaires sans lesquelles les mots auraient seulement le sens qu'on veut bien leur donner. Et l'ironie qui les attaque d'en bas risquerait d'ébranler tout l'édifice. Donc, cette opérette, à sa manière, parlait du paradis. Le sujet, sans prétention, en était le rêve d'un aimable fêtard qui se croyait transporté au ciel. Après avoir d'abord admiré la magnifique ordonnance de son séjour éternel, il ne tardait pas à s'y ennuyer, et il le proclamait en une chanson irrévérencieuse. Ce lieu est charmant, disait-il, et plein d'agrément; on y sent flotter « une odeur de sainteté, de propreté ». Pourtant, il préférait et regrettait le monde d'en bas, moins bien épousseté mais plus amusant. Cette chanson n'aurait pas eu de sens pour le public si elle n'avait été suggérée par une certaine image d'Épinal, familière à chacun de nous, d'un paradis bien agencé, ordonné où tout est impeccable, à l'abri de la poussière et des mites.

*Paradis,  
Part à deux  
Et paradichlorobenzène.*

Oui, l'ordre parfait est un des caractères essentiels du paradis traditionnel. N'oublions pas en effet que, dans presque toutes les conceptions usuelles, c'est le ciel, la voûte étoilée, qui en est le lieu et la représentation visible. Le ciel, avec ses astres qui tournent bien régulièrement, chacun sur son orbite. Inutile d'insister sur ce qui nous rendrait insupportable un tel paradis : l'ennui. L'ennui qu'un vieux dicton lie justement à l'uniformité. L'ennui dans le ciel sans tache, comme un ver dans un beau fruit.

Cessons de jouer avec ces images trop profanes ou naïves. Bien sûr, ce n'est pas cela, le paradis. Ce n'est pas par des extraits d'opérette, ni par des dessins populaires, ce n'est pas, en général, par des visions empruntées aux réalités ou même aux rêves d'ici-bas qu'il faut en donner une idée, mais par des notions plus nobles et surtout plus abstraites. Par exemple : la contemplation de la perfection.

Nous voici sur un terrain plus philosophique. Mais cela suffit-il pour sortir des impasses ? En réalité, ce sont toujours les mêmes contradictions que l'on retrouve. Notons d'abord qu'en parlant de la perfection, on ressuscite toutes les difficultés de l'éternité, car ce qui n'est pas éternel ne peut être parfait. D'autre part, notre sensibilité ne saurait guère nous faire vibrer d'enthousiasme quand on lui présente de pures abstractions. Or nous voulions savoir ce qu'est le paradis tel qu'on peut le souhaiter. On ne peut pas appeler de ses vœux ce qui n'est qu'un mot, ce qui ne représente rien.

Finalement, où nous conduisent ces réflexions jusqu'ici fort négatives ? Aurions-nous entrepris de détruire la notion même de paradis ? Non. Mais il était impossible de fermer les yeux sur les contradictions qu'elle implique et comporte. Contradiction purement logique d'abord, car tout ce qui

transcende le conditionné et le relatif conduit la raison aux inévitables antinomies. Mais aussi contradiction dans la signification que l'on donne au mot et dans les différentes perspectives où l'on fait apparaître et disparaître ce concept, comme en un jeu de cache-cache. Il faudrait savoir si l'on parle d'une chose représentable ou non. Il est absurde de vouloir offrir à l'imagination un rêve inimaginable et de donner à la sensibilité un idéal qui ne saurait lui plaire. On a peut-être raison de dire : ne jugez pas le paradis avec vos goûts et préjugés d'ici-bas, ne parlez pas d'ennui, de satiété, d'angoisse devant l'infini, car il ne s'agit pas d'apprécier avec votre expérience terrestre. Soit ; mais alors reconnaissons franchement que nous avons affaire à un idéal qui ne parle ni à l'imagination ni à la sensibilité, et qui échappe aussi à notre jugement et à notre raison, et réservons-le à une tout autre forme de connaissance, qui sera ce qu'on nomme en général la connaissance mystique. Celle-ci est au-delà de la logique et se moque bien des contradictions. Elle est, de plus, suprasensible. Mais le malheur, c'est que si vous n'êtes pas un mystique vous-même, vous ne pouvez en vérité avoir aucune idée de ce qu'elle est.

Bref, quand on veut aller jusqu'au bout dans l'analyse de la notion de paradis, on s'aperçoit qu'elle n'a aucune signification pour notre entendement normal, qu'elle ne peut que rebuter notre faculté d'imaginer et de sentir, mais qu'elle peut cependant correspondre à un idéal transcendant, saisissable seulement pour un esprit mystique, affranchi lui-même de toutes les limitations du plan humain. Si vous êtes incapable d'accéder à ce genre de connaissance supranormal, avouez alors qu'en souhaitant le paradis vous parlez d'une chose que réellement vous n'avez aucune raison

d'appeler de vos vœux, car elle ne correspond pour vous à aucune idée, à aucune image, à aucun concept cohérent. Tout ce qui vous reste, c'est un tissu de contradictions, un gouffre sans fond où vont se perdre toutes vos aspirations.

Triste conclusion qui, par bonheur, ne saurait être définitive. Car, en dehors de la contemplation mystique et de ses béatitudes réservées à de rares élus, en dehors aussi de la conception réfléchie d'un paradis absolu, qui se révèle insensée, il reste encore le thème de rêverie, l'espoir secret, qui ne va pas jusqu'à l'élaboration raisonnée, et qui, justement, en restant nébuleux, ne dévoile pas ses contradictions internes. Celles-ci existent, mais on n'est pas obligé de les voir. Et alors, rien n'empêche de laisser marcher la pensée, pourvu seulement qu'elle flâne paresseusement sans jamais aller jusqu'au bout des chemins qu'elle emprunte et où elle s'aventure avec plaisir.

Car il y a le paradis des rêves quotidiens, le ciel pour toutes les bourses. Le paradis tout bleu, où peut-être on ne voit que du bleu. Celui aussi que, dans une chanson, l'on voit échangé contre un coin de parapluie. Celui enfin que nous portons en nous et qui est peut-être le meilleur de nous. Se peut-il même qu'il y ait des hommes sans paradis ? Oui, je sais bien que maintenant je parle de l'ineffable. C'est tellement au-delà ou plutôt en deçà de toute analyse que ce n'est même ni une idée ni une image, que c'est très proche du rien tout en étant beaucoup. Et même j'irais peut-être jusqu'à concéder que ce n'est plus qu'un mot.







littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles

## jean cazeneuve : bonheur et civilisation

Peut-on vivre sans une certaine aspiration vers le bonheur ? Mais ce mot recouvre-t-il quelque réalité alors qu'il se dérobe à toute définition ?

Pour répondre à ces questions, Jean Caze-neuve, professeur de sociologie à la Sorbonne, examine d'abord la notion de paradis, qui constitue une sorte de passage à la limite, et il en décèle à la fois les contradictions et l'utilité.

Puis il montre comment les diverses civilisations, la nôtre en particulier, nous suggèrent plusieurs façons d'être heureux.

C'est une sorte d'histoire naturelle du bonheur, qui nous fait voir que tout n'est pas subjectif dans cet élan vers une vie meilleure ici-bas ou dans un autre monde. L'homme de demain conformera-t-il ses rêves à ses techniques, et la civilisation du confort, avec ses nouveaux mythes, le rendra-t-elle plus heureux ? C'est un problème qui nous concerne directement et qui est abordé dans ce livre.

Extrait de la publication